

# La bastide Pierre Beauduc

Vous pouvez imaginer Saint-Barnabé comme un quartier posé sur un plateau et entouré par Marseille. La plupart d'entre nous ne connaissent que ses trois rues principales, trop fréquentées, et imaginent à peine les bastides qui dorment dans les traverses. Les trottoirs y sont des langues étiques, avec leurs rangées de commerces serrés et un centre commercial formant un abcès sur cette gencive de goudron. Au bout : l'église, la station de métro et la brasserie Le Terminus avalent les piétons avec régularité.

Mais il n'y a pas si longtemps, ce plateau accueillait tout à fait autre chose. Des paysans dans leurs champs. Des oliviers, des vignes, tout ce qui supporte la chaleur et la sécheresse. Aujourd'hui, ce passé est un fantôme qui se laisse parfois surprendre. Mais, l'indiscrétion se paie. Surtout quand elle dépouille de son secret l'esprit frappeur d'une vieille histoire.

Celle de Pierre et de Marthe Beauduc aurait dû être enterrée profondément une première fois et, ensuite, une deuxième fois. Puis, on l'aurait ensevelie à nouveau sous de la chaux vive, par sécurité. Juste pour être sûr. Mais, peut-être, n'eut-on pas assez de terre et elle s'est transmise de veillées en veillées. Toujours la nuit.

Pierre Beauduc était un charron de Saint Just. Il travaillait sans relâche depuis ses treize ans. Il pouvait réparer tous les véhicules, de la brouette au charriot, des coches aux tombereaux. Il s'était spécialisé dans les corbillards et fabriquait parfois des cercueils. Pour rendre service. Tout dur à la tâche qu'il était, son cœur n'était pas fait de bois et de fer. Il aimait comme un tendre Marthe, une femme pieuse que l'on voyait partir tous les dimanches à la messe, des prières plein la bouche.

À force de travail, et aussi de petites malhonnêtetés, Pierre Beauduc s'était constitué une fortune à lui. Avec cet argent, le couple avait construit un bastidon sur les hauteurs, à Saint Barnabé. Ils y vivaient comme les oiseaux doivent traverser les oliviers, sans toucher les branches de leurs ailes. Un enfant est rapidement venu s'ajouter à leur bonheur déjà complet. En été, Marthe le berçait à l'ombre du micocoulier. En hiver, elle lui montrait du doigt les gros fruits rouges de l'églantier.

Vint une maladie des oliviers. Les feuilles et les fruits ont d'abord brunis, puis se sont recroquevillés et sont tombés pour pourrir au sol. En quelques semaines, il ne restait que les troncs secs et les branches sur lesquelles grattaient de petits insectes. Rouges et noirs. Ils récupérèrent le bois pour le brûler et survécurent ainsi à l'hiver. L'argent avait depuis longtemps été englouti dans le bastidon, puis dans l'achat de draps fins, de vaisselle, d'une horloge et – luxe ultime – par l'édification d'un oratoire, dans lequel reposait une vierge aux couleurs vives.

La faim est arrivée à son rythme. D'abord discrète, respectueuse, elle ne venait pas tous les jours. Mais, comme une invitée abîmée de solitude, elle sut conquérir l'intimité du foyer et y réclamer fermement sa place.

Déjà fatiguée par l'allaitement et les nuits trop courtes, Marthe se trouva sans lait. Le petit enfant ne put tenir longtemps. Il partit sans avoir goûté les fruits ronds au goût de pommes grillées ou les gros cynorrhodons, bonbons du gel, que lui promettait sa mère.

Dans cette maison, on connaissait le malheur. Depuis plusieurs mois déjà, les prières de Marthe s'étaient changées en supplications, faites de mots de plus en plus incompréhensibles. Elles

trouvaient leur écho pervers chez Pierre qui ne faisait que maudire Dieu et tous ses saints. Il crachait désormais devant l'oratoire quand Marthe s'y signait le front jusqu'au sang.

Une nuit de violent mistral, la mère endeuillée voulut se rendre à l'oratoire, espérant sans doute être définitivement emportée. Les pins et les cyprès résistaient aux bourrasques en s'agrippant à des choses invisibles. Tout hurlait. Puis soufflait et hurlait à nouveau. Pourtant, au milieu de ce délire d'air, Marthe discerna les pleurs de son mari.

Pierre se tenait debout, les bras ballants et la tête baissée, face à son ancien champ. Il avait faim. Il avait faim et il était en colère. Contre Dieu. Contre sa femme. Contre son fils disparu qui n'avait plus faim. Contre lui-même aussi. Mais ça, il ne pouvait pas le dire. Au lieu de quoi, il maugréait, blasphémait, insultait.

Alors l'homme obscur est venu. Tranquillement. À pas lents, à pas lourds. À pas sonnants. Seul. Sale. Sévère. Familier. Il a tendu ses mains pour serrer celles de Pierre. Son regard était noir et ses doigts étaient rouges. Puis, il a mis ses mains dans ses poches et a haussé les épaules.

« Pierre, arrête donc de pleurer. Je te pensais moins sensible.

— J'ai faim.

— Si ce n'est que ça...Tiens, mange ».

Il tendit à Pierre un gigot, de l'agneau, bien saignant, bien chaud. Pierre a mordu dans la chair. Il a bavé et a continué de pleurer.

« Tu pleures encore Pierre.

— Et oui, je pleure. Demain, j'aurais encore faim. C'est de l'argent qu'il me faut.

— Veux-tu que je te donne de l'argent ?

— Oui ! Oui ! Je t'ai appelé pour ça.

— Combien ?

— Suffisamment pour toute une vie, une bonne vie.

— Une vie. C'est intéressant de dire les choses de cette manière. Une vie, c'est aussi quelque chose qui me manque. Il sourit. Ses yeux semblaient deux points rouges au fond de deux creux noirs. Il jeta aux pieds de Pierre un lourd sac de pièces. Nul besoin de l'ouvrir pour comprendre qu'il contenait une fortune.

— Pierre, je réponds toujours. Mais, moi aussi, on me paie. Si tu prends ce sac, tu devras tuer le premier être vivant qui se présentera à ton regard ».

Aucun doute ne vint appesantir les gestes de Pierre. La vie d'un mulot, d'un chien ...ou même d'un voisin n'a que peu de valeur face à une porte de sortie. Alors, il prit possession du sac d'une main et ramassa une hache de l'autre. Il regarda Celui qui vient toujours et prononça deux mots : « C'est d'accord ».

À ce même instant, la fureur du mistral tomba et l'on n'entendit plus que Marthe qui priait pour l'âme de son époux. Dans les oreilles de Pierre, deux choses se superposèrent : la voix douloureuse de Marthe et les couinements de son sauveur. Sous ses yeux, se tenait sa femme, les mains crispées sur son crucifix. Et puis tout s'enchaîna. Il voulut lâcher la hache mais elle restait attachée à sa main comme une sangsue et elle brûlait. Elle brûlait comme l'enfer ! Pierre suppliait, tentait de jeter ses

bras le plus loin possible, tournoyait pour se libérer de l'arme. Enfin, au bout de longues minutes, épuisé, il s'arrêta et regarda Marthe, qui l'observait toujours. Elle aurait pu fuir mais elle ne le voulait pas. Elle voulait sauver cet homme qui devenait fou, parlait seul et dansait dans la nuit avec une hache.

Marthe aurait dû fuir. Elle est restée.

Quand le fer a atteint son crâne, un grand rire se transmis dans l'air, comme une peste. Un rire d'insecte salivant qui vous rend malade, qui s'accroche à vous, et qui vous souille.

Les corps des Beauduc ont été retrouvés des semaines plus tard. Décomposés, dévorés en partie mais encore reconnaissables. Pierre au bout d'une corde rouge. Marthe quelques mètres plus loin, sur une terre devenue noire, allongée sur le ventre, et les vêtements retroussés. On n'a plus jamais rien fait pousser ici. Il n'est resté que des pierres.

Mais le bastidon a continué d'attirer des perdus, des désespérés, des fatigués, venant la nuit, les yeux grands ouverts et la gorge serrée. Des hommes et des femmes ne sachant pas vraiment ce qu'ils vont trouver ici ou s'ils croient vraiment dans cette histoire, dans la possibilité d'une issue fantastique au vide qui les habite. Mais l'Obscur vient toujours, sous une forme ou une autre.

Vous le verrez peut-être si vous franchissez la palissade de métal qui cache à la vue des passants ce morceau de terre malfaisant, ce morceau de terre que la ville n'a pas encore trouvé et qui reste tapi dans un coin de Saint-Barnabé.

Par Céline, 2023.

Ce texte est une adaptation d'une histoire de Marius Chaumelin, parue dans le recueil de *Contes populaires et légendes de Provence* de Claude Seignolle.